

PONT DE LAUFFEN.

PRÈS de l'endroit où la Lisel, terminant un cours de quelques lieues dans une contrée agreste et sauvage, vient se verser dans la Birse, un édifice gothique coupe la vallée: c'est le vieux château de Zwingen. L'épaisseur de ses murs et la distribution de son intérieur annoncent assez qu'il a été construit, moins pour la commodité que pour la sûreté de ses anciens fondateurs. Ce n'étoit originairement qu'une tour massive, destinée à garder le passage, autour de laquelle on a bâti circulairement dans la suite quelques appartemens fort irréguliers. Un bras de la rivière, qui remplissoit ses fossés, en faisoit autrefois une île: mais comme cette habitation en étoit devenue très-malsaine, on a sagement procuré l'écoulement de ces eaux croupissantes et souvent fétides.

Le haut de cette tour est arrangé en plate-forme, d'où l'on découvre et l'on domine en tout sens la vallée adjacente. On jouiroit avec plus de plaisir de cet intéressant point de vue, si l'on n'apercevoit, au milieu de la tour, la bouche d'un de ces cachots vulgairement connus sous le nom *d'oubliettes*, où l'on croit entendre encore retentir sourdement les cris des malheureuses victimes, qui jadis y ont été englouties. — Dans presque tous les anciens forts d'Allemagne, de Suisse, d'Alsace, on trouvoit ce qu'on appelle une *tour d'oubli*, quelquefois dans le centre, quelquefois dans un des angles de ces énormes masses: c'étoit un puits assez étroit, qui descendoit du haut du château jusqu'à ses fondemens. On y dévaloit avec une corde les malheureux dont on vouloit s'assurer ou se défaire: les premiers étoient nourris par des pains qu'on leur jetoit; les autres étoient abandonnés à la faim et au désespoir.... Si l'on descend dans quelqu'un de ces gouffres, on y trouve pour l'ordinaire quelques os décharnés, ou quelques anneaux de chaînes rouillées; et l'on y est saisi d'un frisson convulsif, comme si les ombres des captifs, qui y ont trépassé dans la rage, venoient vous demander compte des maux qu'ils ont soufferts. C'est dans ces tours d'oubli, que nos vieilles chroniques et nos anciennes romances placent le théâtre de plusieurs scènes déchirantes. Plus d'une fois un mari jaloux y laissa périr l'amant de sa femme, et un ambitieux y ensevelit tout vif son rival, après l'avoir fait prisonnier. On cite même un fils dénaturé, ou plutôt un monstre, qui y tint son propre père renfermé pendant plusieurs années, après avoir répandu le bruit de sa mort et fait célébrer ses funérailles.

Au delà de Zwingen, le vallon s'élargit. Bientôt paroît, au centre d'une florissante agriculture, la petite ville de Lauffen: fort joliment située un peu en dessous du confluent de la Lutzel et de la Birse, elle doit sa naissance au couvent de St. Blaise dans la forêt noire, et son agrandissement aux évêques de Bâle, qui l'environnèrent d'une espèce de rempart maintenant fort inutile. Son enceinte forme un carré assez régulier, et ne renferme rien de remarquable que le pont. Ce n'est point parce qu'il est couvert, qu'il est tout en bois, qu'il est d'une architecture légère et pittoresque, que ce pont attire l'attention....; mais c'est parce qu'il est jeté sur une cascade. Quoiqu'elle ne soit pas plus riche en détails que plusieurs autres cascades de la Birse, celle-ci intéresse peut-être davantage, parce que le pont, les piles qui le soutiennent, et les bâtimens qui l'avoisinent, font tableau, et qu'on est beaucoup plus surpris de rencontrer un bel accident de la nature au milieu d'une ville, que dans un lieu solitaire. Vue à une certaine distance en dessous, la cascade de Lauffen est d'un effet d'autant plus piquant, que la blancheur de l'eau couvrant le roc d'où elle tombe contraste mieux avec la teinte rembrunie du pont, qui semble l'encadrer en tout sens. Du point d'où elle se précipite jusqu'à celui où le spectateur est placé, l'œil suit avec intérêt toutes les nuances de couleur et de mouvement que la rivière revêt successivement; d'abord éblouissante dans sa chute, comme la neige la plus pure; ensuite mêlant une teinte bleuâtre à la blancheur de l'écume flottante; puis redevenant peu à peu un miroir du plus bel azur, où se répètent le vert feuillage et les balancemens de quelques arbres, dont elle mouille les racines: voilà pour la couleur... , et

voici pour le mouvement . . . ; elle s'élançe avec un fracas retentissant par-dessus la barrière qui coupe son lit ; elle perd par degrés de son courroux impétueux dans le bassin qui la reçoit : ses ondes encore irritées s'abaissent insensiblement, s'aplanissent sans effort, et finissent par se fondre dans une nappe absolument calme, d'où elles reprennent leur marche ordinaire, silencieuse, et presque sans courant visible.

Si la description de cette contrée semble monotone, certainement la contrée ne l'est pas ; si l'ensemble paroît se répéter en divers endroits, les détails sont partout différens ; si l'expression est la même pour qui les décrit, l'impression ne l'est pas pour qui les voit . . . : mais c'est que la pauvreté de la langue, l'indocilité du style, le manque de termes pittoresques et analogues aux nuances et aux formes, la nécessité d'employer le même mot en divers sens, et la même image pour des effets qui ne sont point exactement les mêmes, répandent un air d'apprêt, de sécheresse et de répétition, sur ces esquisses, que nous traçons avec défiance, et sans avoir la prétention peu modeste de les donner pour des tableaux.
